

***Le président Ford et le  
bicentenaire de juillet 1976 :  
l'autorité au service du pouvoir***

**Luc BENOIT A LA GUILLAUME**

*Université Paris X Nanterre*

### *Introduction*

Depuis quelques années, bien avant le décès récent de Gerald Ford, sa courte présidence est réévaluée par de nouvelles générations d'historiens et de politistes, comme ce fut le cas auparavant pour celles d'Herbert Hoover ou de Dwight Eisenhower<sup>1</sup>. Si elle n'apparaît plus comme une simple période de transition, c'est moins en raison des politiques suivies que de la manière dont Ford exerça le pouvoir présidentiel et se servit du prestige de la fonction pour asseoir son autorité et tenter de se maintenir au pouvoir. De ce point de vue, cette présidence mérite qu'on s'y attarde. Car il y a un mystère Ford. Comment cet ancien élu du Michigan à la Chambre des représentants, homme politique de second plan, a-t-il pu obtenir un résultat si honorable à l'élection présidentielle de novembre 1976 contre Jimmy Carter, malgré un double déficit de légitimité personnelle (il est le seul président non élu de l'histoire des Etats-Unis) et institutionnelle (il a succédé à Richard Nixon, dont la démission suite au scandale du Watergate avait discrédité l'institution présidentielle), malgré sa décision controversée de gracier Nixon, malgré une victoire nette des Démocrates aux élections de mi-mandat de 1974, malgré les difficultés économiques (l'inflation galopante) et la candidature concurrente de Ronald Reagan, représentant l'aile droite du parti républicain, aux primaires du printemps 1976 ? Si Ford est presque parvenu à retourner une situation politique compromise, c'est qu'il a profité au maximum de la fonction présidentielle avant et pendant le bicentenaire de la révolution américaine pour relégitimer la présidence et le président : de son discours d'investiture à sa campagne présidentielle en passant par les cérémonies officielles du bicentenaire, Ford n'a cessé d'utiliser l'autorité de la fonction présidentielle. Cet article se propose de replacer l'exploitation à des fins politiques des cérémonies du bicentenaire dans le contexte plus large de la tentative du président Ford de sortir l'Amérique de la crise

---

<sup>1</sup> Sur la présidence Ford, on peut consulter : Bernard J. FIRESTONE and Alexej UGRINSKY (eds.), *Gerald R. Ford and the Politics of Post-Watergate America*, Westport: Greenwood Press, 1993, 2 volumes, ainsi que J. R. GREENE, *The Presidency of Gerald R. Ford*, Lawrence: The University of Kansas Press, 1995.

de confiance dans laquelle Lyndon Johnson et Richard Nixon l’avaient plongée. Pour tenter d’élucider ce « mystère Ford », il faut d’abord se pencher sur ce qui fonde l’autorité que le peuple concède au président : la volonté collective de croire à nouveau en l’Amérique après la crise de confiance déclenchée par la guerre du Viêtnam et le scandale du Watergate. On s’interrogera ensuite sur les stratégies de retour au peuple mises en oeuvre pour recréer le lien entre dirigeants et dirigés. Enfin, on examinera comment Ford a mis l’autorité de la fonction présidentielle au service de son pouvoir personnel au cours de l’année 1976, avant, pendant et après le bicentenaire de la révolution américaine, sans que ses adversaires radicaux, modérés ou conservateurs ne parviennent à s’y opposer de manière efficace.

### *La croyance comme fondement et enjeu de l’autorité présidentielle*

Je commencerai par quelques considérations préalables sur les fondements de l’autorité dont se prévalent les présidents américains. D’une manière générale, si l’autorité se concède, c’est, comme l’indique Pierre Bourdieu, qu’elle résulte de « la délégation d’autorité qui confère son autorité au discours autorisé ». Le président des Etats-Unis est l’exemple même du « porte-parole autorisé [qui] ne peut agir par les mots sur d’autres agents [...] que parce que sa parole concentre le capital symbolique accumulé par le groupe qui l’a mandaté et dont il est le *fondé de pouvoir*. » Les « rituels de la magie sociale », dont relèvent les discours officiels des présidents américains, sont des énoncés performatifs. Contre les tenants de la linguistique « interne », Pierre Bourdieu rappelle que leurs conditions de félicité sont extérieures au langage, qu’elles sont à la fois liturgiques (l’énonciateur, le public, les formes doivent être légitimes) et sociales (« la disposition à la reconnaissance comme méconnaissance et croyance »<sup>2</sup>). Pour comprendre comment le président Ford a acquis, préservé, utilisé et consolidé son autorité, il faut donc se pencher sur un aspect parfois considéré comme marginal : les cérémonies officielles et les discours « autorisés » qui les accompagnent. La croyance dont parle Bourdieu est à la fois ce qui permet le succès du discours et ce que l’orateur s’emploie à renforcer. En tant que représentant du peuple américain, le président des Etats-Unis peut

---

<sup>2</sup> Toutes ces citations sont extraites de P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire, L’Economie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard, 1982, pp. 107-113.

ainsi utiliser les cérémonies et les discours officiels pour s'auto-légitimer et légitimer le système politique qu'il représente. La croyance sur laquelle repose l'efficacité de ce discours est bien sûr la croyance en l'Amérique, le nationalisme américain.

Or, sur ce plan, le cas du président Ford est singulier car au moment de prendre ses fonctions il souffrait de deux handicaps non négligeables : le scandale du Watergate et la démission de Nixon avaient discrédité l'institution présidentielle et les conditions de l'accession de Ford à la vice-présidence en 1973 puis à la présidence en 1974 faisaient de lui le seul président non élu de l'histoire de la nation, ce qui obérait fortement sa légitimité personnelle. Pour parvenir à redonner confiance au peuple américain, Ford ne pouvait donc pas plus invoquer l'onction du suffrage universel que le prestige de la fonction présidentielle. Mais il pouvait compter sur ce que Bourdieu nomme à juste titre la condition la plus importante de l'efficacité du langage autorisé : « la collaboration de ceux qu'il gouverne ». Ce qui explique le succès politique de Ford, c'est surtout la force exceptionnelle du nationalisme américain. De nombreuses sources le confirment : seule une petite minorité d'Américains souhaitait une remise en cause radicale du système suite au scandale du Watergate. Toute la classe politique institutionnelle et une grande majorité du peuple américain souhaitait croire à nouveau en l'Amérique et en ses institutions, comme le rappelle, entre autres, l'historien américain radical Howard Zinn :

When [Nixon resigned] there was relief in all sectors of the Establishment. Gerald Ford, taking Nixon's office, said: "Our long national nightmare is over." Newspapers, whether they had been for or against Nixon, liberal or conservative, celebrated the successful, peaceful culmination of the Watergate crisis. [...] The word was out: get rid of Nixon, but keep the system. Theodore Sorensen, who had been an adviser to President Kennedy, wrote at the time of Watergate: "The underlying causes of the gross misconduct in our law-enforcement system now being revealed are largely personal, not institutional. Some structural changes are needed. All the rotten apples should be thrown out. But save the barrel. [...] The televised Senate

committee hearings on Watergate stopped suddenly before the subject of corporate connections was reached.”<sup>3</sup>

Ford est parvenu sans difficulté à affirmer son autorité lors de sa prise de fonction en dépit de son manque de légitimité personnelle. L'épisode du Watergate permit même de louer l'excellence du système des freins et contrepoids (*checks and balances*) qui avait conduit, grâce à la procédure d'*impeachment*, le président Nixon à la démission. Les élites politiques et médiatiques se sont mobilisées pour sauver le système et cette volonté a rencontré un écho fort au sein de la population, qui souhaitait croire à nouveau en l'Amérique et pour ce faire a donné sa chance au nouveau président.

Ce n'est pas un hasard si la question de la croyance et de la confiance en l'Amérique et en ses dirigeants joua un rôle essentiel pendant les premières semaines du mandat de Ford. Les principaux discours prononcés par le nouveau président entre sa prise de fonction le 9 août 1974 et la grâce accordée à son prédécesseur le 8 septembre en appelèrent tous au patriotisme des Américains afin de restaurer un lien de confiance entre les dirigeants et le peuple<sup>4</sup>. Ainsi lors de son discours d'investiture, Ford livra une profession de foi destinée à rassurer le peuple :

I believe that truth is the glue that holds governments together, not only our government but civilization itself. That bond, though strained, is unbroken at home and abroad. In all my public and private acts as your President, I expect to follow my instincts of openness and candor with full confidence that honesty is the best policy in the end. My fellow Americans our long national nightmare is over. Our Constitution works. Our great Republic is a government of laws and not of men. Here the people rule.

On voit à quel point la question de la restauration de la confiance et de la croyance constitue l'enjeu essentiel de ce discours. D'où le choc

---

<sup>3</sup> H. ZINN, *A People's History of the United States*, New York: Harper Colophon, 1980, pp. 533-535. Sur le lancement médiatique du nouveau président, voir R. LACOUR-GAYET, *L'Amérique contemporaine*, Paris : Fayard, 1982, vol. IV, p. 412.

<sup>4</sup> A ce sujet, je me permets de renvoyer à L. BENOIT A LA GUILLAUME, *Les Discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, Paris : L'Harmattan, 2000, pp. 191-193.

créé par la décision de gracier Nixon à peine un mois après sa démission. Si la contradiction entre la promesse d'une rupture avec les turpitudes de l'ère Nixon et le soupçon de collusion<sup>5</sup> entourant la décision de le gracier eut des effets si dévastateurs sur la popularité du nouveau président, c'est bien parce que la question de la confiance et de la croyance en l'Amérique et en son système politique était au cœur du message qu'avait cherché à faire passer Ford en succédant à Nixon.

Loin de se limiter aux premières semaines de son mandat, cette entreprise idéologique de restauration de la confiance entre le président et le peuple s'est poursuivie et même amplifiée au cours des années qui suivirent, pour culminer en 1976, qui fut à la fois année électorale et année du bicentenaire de la révolution américaine. Il s'agit là d'une stratégie tout à fait consciente, comme l'indiquent le titre de l'ouvrage de mémoires publié par Ford peu après son départ de la Maison-Blanche, *A Time to Heal*<sup>6</sup>, et sa contribution à un colloque consacré à sa présidence :

My most memorable moment at home wasn't a moment; it was more like a week. It was the high privilege of presiding over the happy birthday party of 200 plus million Americans celebrating 200 years of independence on July 4, 1976. There were lots of speeches; I made eight in five days. However, when we tried to look up what Ulysses S. Grant said at our centennial in 1876, we couldn't find one recorded word. What I remember most about the super Fourth of July, was the sight of Americans hugging each other and shouting for joy. I can still see those seas of smiling faces with thousands of flags waving friendly greetings and the kids in their hoopskirts and mended men's hats. I can still hear the Liberty Bell toll, echoed by church bells across this beautiful land. It was a long day, and just before my head hit the pillow that night, I said to myself: "Well, Jerry, I guess we've healed America. We haven't done so badly, whatever the verdict in November."<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Sur les soupçons de collusion, je renvoie à S. HERSH, « The Pardon », in *The Atlantic Monthly*, August 1983.

<sup>6</sup> G. FORD, *A Time to Heal*, London: W. H. Allen, 1979.

<sup>7</sup> G. FORD, « The Ford Presidency: How It Looks Twelve Years Later », in B. FIRESTONE and A. UGRINSKY (eds.), *Gerald R. Ford and the Politics of Post-Watergate America*, *op. cit.*, pp. 667-671. Le succès des cérémonies est attesté dans

C'est dans ce contexte de restauration de la fierté nationale que s'inscrit le bicentenaire de la révolution américaine, même si son rôle dans cette entreprise idéologique avait commencé bien avant la démission de Nixon<sup>8</sup>. La croyance est bien le fondement et l'enjeu de l'autorité présidentielle. Mais dans le cas de Ford, il s'agissait moins d'exercer cette autorité que de la restaurer : il faut donc maintenant nous pencher sur les stratégies mises en œuvre dans la période qui a suivi le scandale du Watergate pour recréer le lien de confiance entre le peuple américain et ses élites.

### *Une autorité qui s'exerce au nom du peuple*

C'est volontairement que j'emploie les termes « peuple américain et ses élites ». Car il faut replacer les stratégies employées pour recréer un lien de confiance entre le président et le peuple américain, tout comme les tentatives de contestation des radicaux, dans la tradition américaine d'une rhétorique populiste qui oppose le peuple, véritable dépositaire des vrais valeurs de l'Amérique, au nom duquel la Constitution fut écrite (son préambule commence par « We the people »), aux élites qui gouvernent à Washington<sup>9</sup>. Comme l'a montré M. Kazin dans *The Populist Persuasion*, cette rhétorique, qui fut plutôt de gauche à la fin du dix-neuvième et pendant la première moitié du vingtième siècle, a été largement reprise par les conservateurs depuis les années 1960. Dans les années soixante-dix, les partisans conservateurs et les adversaires radicaux du système politique américain emploient une rhétorique aux accents populistes qui se ressemble parfois à des fins politiques opposées. En effet, comme le rappelle Kazin : « [...] Populism in the United States has made the unique claim that the powers that be are transgressing the

---

J. BODNAR, *Remaking America: Public Memory, Commemoration and Patriotism in the Twentieth-Century*, Princeton: Princeton University Press, p. 227 : «For many Americans, the weekend celebration surrounding July 4, 1976 marked an end to a period of social unrest and dissent and a renewal of American consensus and patriotism.»

<sup>8</sup> L' ARBC (*American Revolution Bicentennial Commission*) avait été créée par le président Johnson en 1966. Et le président Nixon avait explicitement mentionné le bicentenaire à venir lors de son second discours d'investiture de janvier 1973.

<sup>9</sup> Sur la question du populisme américain, on consultera M. KAZIN, *The Populist Persuasion*, New York, Harper Collins, 1995 ainsi que P. MELANDRI, « La Rhétorique populiste aux Etats-Unis », in *Vingtième Siècle*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, n°58, oct-déc 1997.

nation's founding creed, which every permanent resident should honor.»<sup>10</sup> Pendant la période de crise qui a suivi la guerre du Viêt Nam et le scandale du Watergate, la critique des élites et la tentative de ces mêmes élites de renouer un lien de confiance avec le peuple se fit au nom des valeurs fondatrices de la nation américaine. Il était dès lors naturel que le bicentenaire devienne un enjeu politique majeur. Le renvoi aux valeurs fondatrices et aux textes fondateurs de la nation fut un élément clé de la lutte qui opposa les autorités aux contestataires radicaux pendant la phase de préparation des cérémonies du bicentenaire de la révolution américaine dans la mesure où cet événement renvoyait à l'origine même de la nation. En tenant de récupérer l'événement, Ford et les contestataires radicaux prétendaient représenter fidèlement le peuple ordinaire qui avait fait cette révolution. C'est au nom de ce même peuple révolutionnaire que, deux siècles plus tard, les contestataires contestaient et que les gouvernants gouvernaient.

Pour le président, la tâche était délicate puisqu'elle consistait à louer le peuple pour relégitimer les élites dirigeantes et non pour aggraver encore leur discrédit. Pour regagner la confiance du peuple américain, le président Ford utilisa trois stratégies : la condescendance, la simplicité et la décentralisation. Chacune visait à annuler, au moins symboliquement, la coupure entre le peuple et les dirigeants. En voici quelques exemples : les stratégies de condescendance, que Bourdieu a décrites dans *Ce que parler veut dire*, consistent à « tirer profit du rapport de forces objectif entre les langues qui se trouvent pratiquement confrontées [...] dans l'acte même de nier symboliquement ce rapport. » Or le président des Etats-Unis est un peu dans la même position de domination par rapport au peuple américain que le maire de Pau qui parle un béarnais de qualité à ses administrés<sup>11</sup>. On retrouve des stratégies de condescendance dans les discours prononcés par Ford pendant son mandat, et ce dès sa prise de fonction le 9 août 1974<sup>12</sup>. La ritualisation de la transition s'accompagna alors d'un mélange d'un mélange des styles qui rappelait à la fois la solennité de l'occasion et la simplicité de l'orateur. Le rapport de domination était donc à la fois réaffirmé rituellement et nié symboliquement. De plus, le nouveau président

<sup>10</sup> M. KAZIN, *op. cit.*, p. 2.

<sup>11</sup> Voir P. BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>12</sup> Je renvoie à ce sujet à L. BENOIT A LA GUILLAUME, *op. cit.*, pp. 186-188.



tenta d'imposer l'image d'un homme simple, honnête et accessible, c'est-à-dire tout le contraire de son prédécesseur :

Many of the trappings of the so-called Imperial Presidency were removed. For certain occasions the Marine Band was instructed to replace “Hail to the Chief” or “Ruffles and Flourishes” with the Michigan fight song. Within days the number of White House staff on the A Transportation List, providing officials with portal-to-portal service, was reduced from 26 to 13. Within weeks the size of the White House staff was reduced by 10 percent, from 540 to 485. Ford directed Haig “to make sure that the Oval Office was swept clean of all electronic listening devices.”<sup>13</sup>

Ford était donc un homme « simple », « a Ford, not a Lincoln » comme il s'était lui-même décrit lors de sa nomination en tant que vice-président en 1973, qui beurrerait lui-même ses tartines devant les photographes, savait s'exprimer simplement et sortait du bunker de la Maison-Blanche, contrairement à son prédécesseur honni.

Lors des cérémonies du Bicentenaire, ce n'est pas tant par la simplicité de la rhétorique que par la décentralisation que les autorités cherchèrent à impliquer la population. Ce choix est une conséquence de la lutte qui opposa les autorités aux contestataires radicaux du *People's Bicentennial Committee*. Car les contestataires eux aussi prétendaient représenter le peuple :

The PBC was started in 1971 by Jeremy Rifkin and other social activists who had challenged the policies of powerful institutions in the 1960s. In an interview in 1976 Rifkin claimed that the PBC began as an effort to find the roots of “leftist ideology” in American history. Rifkin felt that it was not possible to get most Americans to identify with historical figures such as Mao Tse-Tung, Ho Chi Minh, Castro, or Che Guevara. Rather, he and his associates sought to find examples of radical behaviour in the American past itself. This, of course, was antithetical to the views of the past that were usually discussed

---

<sup>13</sup> R. B. PORTER, “Gerald R. Ford, A Healing Presidency”, in F. I. GREENSTEIN (ed.), *Leadership in the Modern Presidency*, Harvard University Press, 1988, pp. 206-207.

in commemorative activities and were designed to inculcate notions of patriotic loyalty and the immutable character of existing institutions. Rifkin claimed that the bicentennial would not be a time for a “grandiose display of chauvinism but rather a time for the reaffirmation of the principles of democracy and equity for all.”<sup>14</sup>

Cette stratégie rappelle un peu celle que la gauche communiste avait tentée afin de sortir de son ghetto groupusculaire en s’américanisant sous la houlette de son secrétaire général Earl Browder. De même que les communistes des années trente avaient alors choisi le slogan « communism is twentieth-century Americanism », les contestataires radicaux des années soixante-dix reconnurent la nécessité de traduire leur contestation dans le langage de l’américanisme, de se réappropriier les symboles nationaux à des fins contestataires. Comme à l’époque du New Deal, ce tournant était à double tranchant : certes, en se plaçant sur le terrain du nationalisme américain, les radicaux traduisaient leur contestation dans un langage que les masses étaient susceptibles d’entendre, mais ce faisant ils acceptaient les valeurs de l’Amérique. Afin de désamorcer la contestation du PBC, les autorités décidèrent en 1974 de dissoudre l’*American Revolution Bicentennial Commission* et de la remplacer par l’*American Revolution Bicentennial Administration*. L’accent fut mis sur le pluralisme et la décentralisation, afin de parer aux critiques : puisque les contestataires accusaient les élites de confisquer les cérémonies, le peuple serait désormais en mesure de s’approprier le bicentenaire. Finalement, la stratégie fonctionna : l’enthousiasme populaire donna raison aux autorités et fit de l’événement un succès politique pour le pouvoir.

Les stratégies de condescendance, de simplicité et de décentralisation employées par le président Ford dans cette période de crise politique consécutive à la guerre du Viêtnam et au scandale du Watergate lui permirent de rétablir l’autorité contestée de la présidence. Le retour au peuple s’avéra payant en raison du fort patriotisme de la population, qui permit au président de marginaliser ceux qui contestaient de front l’utilisation consensuelle des cérémonies. Mais Ford ne se contenta pas d’utiliser le bicentenaire

---

<sup>14</sup> J. BODNAR, *Remaking America: Public Memory, Commemoration and Patriotism in the Twentieth Century*, Princeton: Princeton University Press, 1992, pp. 234-235.

pour redonner confiance aux Américains. Dans le contexte de l'élection présidentielle de 1976, il se servit des cérémonies à des fins électorales, à la fois contre son concurrent républicain Ronald Reagan et contre le candidat démocrate Jimmy Carter, sans que ses adversaires parviennent efficacement à s'y opposer.

### ***1976 : l'autorité de la présidence au service du pouvoir présidentiel***

L'utilisation du bicentenaire à des fins politiques renvoie à la fois à une tendance structurelle lourde, la ritualisation croissante du discours politique des présidents, et à un élément conjoncturel : la coïncidence, qu'il était tentant d'exploiter, du bicentenaire de la révolution et de la campagne présidentielle de 1976. Pour ce qui est de la tendance de fond, rappelons les comparaisons statistiques établies par Roderick Hart :

A corroborating piece of evidence is presented in table 1.3 which compares Truman's and Ford's participation in "asynchronous" events (ceremonies in campaign years, rallies in nonelection years). The differences in behaviour are stark, with Ford emphasizing political rallies even when political rallies were not nominally called for, but also spending a considerable amount of time in tacitly apolitical ceremonies during campaign seasons. (In contrast, Truman's old style campaign sharply bifurcated his political and presidential selves.) Jerry Ford's administration reveals a mixing of persons and events, his bet apparently being that incremental, long-term exposure in both traditional and non-traditional speech settings would best allow him to maximize the advantages of incumbency without appearing to have done so. [...] Mr. Ford's political use of ceremonies was not unique to him [...]. But it is important to note here that the Later Modern Presidents (essentially, Presidents Kennedy to Nixon) and the Recent Modern Presidents (Ford to Reagan) found themselves in ceremonial surroundings twice as often proportionally, *but four times as often absolutely*, as the Early Modern Presidents.<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Roderick P. HART, *The Sound of Leadership*, Chicago: The University of Chicago Press, 1987, pp. 16-17.

Cette tendance à la ritualisation touche tous les genres de discours, du discours d'investiture (Ford 1974) au discours de remise des diplômes (*commencement addresses*) en passant par les oraisons funèbres et les innombrables inaugurations de bâtiments<sup>16</sup>. Elle permet aux présidents contemporains de répondre à la crise de la représentation politique à une époque où les partis et les corps intermédiaires syndicaux ne sont plus aussi puissants qu'autrefois en cultivant un lien direct avec le peuple.

La crise du système politique dont a hérité Gerald Ford en arrivant à la Maison-Blanche a aggravé la crise de la représentation politique. C'est donc tout naturellement que Ford a accentué cette tendance de fond en utilisant systématiquement les cérémonies officielles à des fins politiques. Les hasards du calendrier qui plaçaient le bicentenaire à un moment clé, juste après la fin des primaires du printemps mais quelques semaines avant la convention républicaine au mois d'août et la campagne électorale en septembre et octobre. Ford utilisa le bicentenaire non seulement pour préparer la campagne électorale de l'automne contre Carter mais aussi pour assurer sa victoire lors de la convention républicaine, dont le résultat n'était pas acquis d'avance, aucun candidat ne disposant d'une majorité de délégués. L'utilisation du bicentenaire doit être replacée dans le cadre de l'exploitation systématique du prestige de la fonction par le président sortant, comme le reconnaît franchement Ford :

I wasn't even in the same league with him when it came to movie star quality; he was a born showman and all he had to do was smile to turn on a crowd. Finally, I couldn't begin to match his rhetoric, his assaults on the "mess in Washington." I could, however, use my incumbency, and on a trip to Florida on February 13, I decided to take full advantage of it. Orlando, I

---

<sup>16</sup> Comme l'indique R. HART, *op. cit.*, p. 17 : "The more recent presidents have invested the more pedestrian settings with ceremonial grandeur (e.g. the winning of a football championship); they memorialized every war hero, college building, and historical occurrence available; and they have added speechmaking to events that might not otherwise have been thought of as ceremonial (e.g. airport arrivals and departures) as well as to ceremonial events previously devoid of rhetorical flourishes (e.g. the signing of legislation)". A ce sujet, je me permets également de renvoyer à L. BENOIT A LA GUILLAUME, « Dualités rhétoriques : l'éloge paradoxal de George W. Bush à Yale », à paraître dans le *Bulletin de la société de stylistique anglaise* et à L. BENOIT A LA GUILLAUME, « Mémoire et réécriture : l'éloge-programme du président Johnson », à paraître dans *Confluences*.

was pleased to announce, would be the site of the International Chamber of Commerce convention in 1978. That would pour \$1 million into the local economy.<sup>17</sup>

L'exploitation du bicentenaire à des fins politiques fut donc précédée de la stratégie du sortant (*incumbent strategy*) appliquée dès les primaires et fut suivie de la "Rose Garden Strategy" mise en œuvre lors de la campagne électorale, une *no campaign campaign* qui laisserait au candidat à la vice-présidence le soin d'attaquer Carter tandis que le président resterait au dessus de la mêlée : « Ford would stay in Washington as much as possible, attending to the responsibilities of the presidency »<sup>18</sup>.

Les acteurs politiques et les observateurs ne manquèrent pas de remarquer et de critiquer l'attitude de Ford, mais en vain, comme l'indiquent non seulement le coup de poker raté que Reagan avait tenté au mois de juillet pour arracher la nomination<sup>19</sup>, mais aussi la caricature de Herblock parue le 2 juillet 1976 dans le Washington Post, que je me propose d'analyser brièvement et de confronter aux discours prononcés quelques jours plus tard par Ford. Notons que Ford reconnaît avoir ouvertement utilisé le bicentenaire à des fins électorales :

---

<sup>17</sup> G. FORD, *A Time to Heal*, *op. cit.*, p. 364.

<sup>18</sup> J. R. GREENE, « A Nice Person who Worked at the Job », in B. FIRESTONE and A. UGRINSKY, *Gerald R. Ford and the Politics of Post-Watergate America*, *op. cit.*, p. 643. Voir également Y. MIECZKOWSKI, *Gerald Ford and the Challenges of the 1970s*, Lexington: the University Press of Kentucky, 2005, p. 326 : "The Ford camp settled on a Rose Garden strategy—which Duval called the "no-campaign campaign"—where Ford would spend considerable time at the White House instead of on the campaign trail."

<sup>19</sup> Voir à ce sujet J. R. GREENE, *The Presidency of Gerald R. Ford*, *op. cit.*, pp. 170-1 : « John Sears later reminisced about those final weeks of the campaign: 'The incumbent could offer them anything. And he could do it. So we were in a position where if we just stayed and did nothing, we were going to be beaten.' Sears took a gamble unprecedented in American political history and persuaded Reagan to announce his running mate before the convention had even assembled in Kansas City. [...] Sears had been beating the bushes for a liberal Republican who would consent to run with Reagan and, without securing Reagan's approval for the venture, had sounded out Richard Schweiker. The Pennsylvania Senator would certainly appeal to liberal Republicans. [...] For his part Reagan was primarily interested in capturing the huge Pennsylvania delegation. Thus on July 26 Reagan announced one of the oddest combinations in recent history. [...] The announcement elicited a combination of incredulity and derision.»

When I became President, I didn't initiate sweeping new programs because I knew it was a time to heal, and new programs, which had to mean more government, would have been divisive at that point. I could have talked about the goals I hoped to achieve between 1977 and 1981, but I wanted to save that for when our country celebrated the Bicentennial. July 4 was less than two months away. I told Hartmann to drop everything and get to work on the series of speeches I'd make on the Bicentennial day. They would be the vehicle through which I would express my vision of the years ahead.<sup>20</sup>

Et de fait, les discours prononcés à Valley Forge et à Philadelphie le 4 juillet et à Monticello lors d'une cérémonie de naturalisation le 5 le confirment. A Valley Forge, point de convergence d'un convoi de 2500 chariots, Ford mit l'accent sur l'esprit de sacrifice et de patriotisme des Américains ordinaires (« [...] a nation survives only as long as the spirit of sacrifice and self-discipline is strong within its people ») et loua les valeurs d'autonomie (*self-government*) incarnées par les Américains ordinaires en citant les paroles simples d'un ancien combattant : « 'Young man' the aging revolutionary said very firmly, 'what we meant in going for those Redcoats was this: We had always governed ourselves, and we always meant to. They didn't mean that we should.' » et en les qualifiant de « déclaration d'indépendance du peuple américain ». Mais c'est surtout à Philadelphie que le président profita de l'occasion pour exprimer une vision politique pour les années à venir. La lecture qu'il proposa de l'histoire américaine faisait de lui un Républicain modéré, *middle of the road*, qui cherchait à se positionner au centre de l'échiquier politique. Ainsi, il rejeta à la fois l'excès et le manque d'Etat lorsqu'il rappela les circonstances entourant l'adoption de la Constitution : « The framers of the Constitution feared a central government that was too strong, as many Americans rightly do today. The framers of the Constitution, after their experience under the Articles, feared a central government that was too weak, as many Americans rightly do today. » De plus, il loua les progrès accomplis depuis deux cents ans, dans une logique toute *liberal* (« It is good to know that in our lifetime we have taken part in the growth of freedom and in the expansion of equality which began here so long ago ») et mentionna explicitement les noirs, les femmes et les jeunes. Enfin, il esquaissa un programme pour l'avenir de progrès

---

<sup>20</sup> G. FORD, *A Time to Heal*, op. cit., p. 385.

économique, social et environnemental. L'image qui ressort de ces discours est donc celle d'un Républicain modéré, patriote, proche des gens ordinaires dont il loue les qualités et défend les droits. C'est justement cette image dont se moque le caricaturiste Herblock dans le Washington Post du 2 juillet 1976. Le président Ford apparaît en haillons dans le froid et la neige de Valley Forge, le sourire niais, avec un insigne de campagne (*campaign button*) « Ford 76 ». Il reçoit une énorme médaille, *the half-heart*, cadeau du « général Goldwater ». Il s'agit là d'un jeu de mots sur la fameuse *purple heart*, médaille militaire en forme de coeur représentant le général Washington. Herblock se moque donc de la tentative de Ford d'exploiter les cérémonies du bicentenaire à des fins électorales en soulignant les difficultés qu'il rencontre à l'intérieur du Parti républicain, puisque sa nomination était loin d'être acquise face à la candidature conservatrice de Ronald Reagan. Le soutien (*endorsement*) du bout des lèvres (*half-hearted*) du père fondateur du conservatisme moderne, Barry Goldwater, candidat malheureux à l'élection présidentielle de 1964 est tourné en dérision par Herblock. La satire se concentre sur les arrières pensées politiciennes du candidat Ford sans remettre en cause le nationalisme consensuel des cérémonies. On peut même se demander si l'air benêt de Ford, qui est malgré tout dans la position du révolutionnaire américain luttant pour sa survie, ne le sert pas en le rendant sympathique et proche du peuple. On voit donc que ni la contestation radicale du PBC, ni le coup tenté par Reagan pour arracher la nomination, ni la critique *liberal* de Herblock ne permirent de mettre en échec cette utilisation flagrante de l'autorité de la fonction au service du pouvoir politique d'un président sortant. Si, comme l'indique John Bodnar, « By the latter part of the twentieth century public memory remains a product of elite manipulation, symbolic interaction, and contested discourse »<sup>21</sup>, il est clair que, dans le cas du bicentenaire, c'est sans conteste le point de vue de l'élite au pouvoir qui l'a emporté.

### **Conclusion**

Les rapports entre autorité et pouvoir pendant la courte présidence de Gerald Ford sont-ils un cas particulier ou reflètent-ils des évolutions profondes tant aux Etats-Unis que dans les grands pays

---

<sup>21</sup> J. BODNAR, *op. cit.*, p. 20.

occidentaux ? L'exploitation des cérémonies du bicentenaire par le président Ford est la manifestation d'une évolution structurelle des démocraties occidentales depuis le milieu du vingtième siècle. L'affaiblissement, général, même s'il varie en intensité selon les pays, des idéologies, des partis, des syndicats, des églises, coïncide avec un renforcement du poids de l'exécutif, qui rétablit le lien direct avec le peuple que les corps intermédiaires n'assurent plus correctement. D'où le rôle croissant du chef de l'exécutif, non seulement sur le plan législatif, mais aussi sur le plan idéologique et politique. Plus que jamais, il incarne la nation et utilise l'autorité de la fonction à des fins politiques. Ainsi les analystes ont-ils pu parler à propos de la campagne électorale victorieuse de François Mitterrand en 1988 contre Jacques Chirac de « classic American-style incumbent strategy »<sup>22</sup>. Toutefois, ce qui distingue les Etats-Unis, c'est la vigueur maintenue du nationalisme américain, le poids des religions, la faiblesse de la contestation idéologique radicale et la tradition populiste de méfiance du peuple à l'égard des élites de Washington. Aux Etats-Unis, l'exploitation de l'autorité à des fins politiques a donc tendance à prendre la forme paradoxale d'un populisme présidentiel qui utilise systématiquement les cérémonies officielles, jouant sur le caractère simple ou officiel du rituel, sur le style plus ou moins guindé du discours et sur l'opposition entre Washington et les Etats pour tisser un lien direct avec le peuple qui compense la faiblesse des partis et des corps intermédiaires. Toutefois la stratégie employée par le président Ford relève d'un populisme implicite ou imparfait, car seules la simplicité de l'image et du discours de Ford trahissent le désir de flatter le peuple. Ford reste encore en deçà du populisme présidentiel qui deviendra le fonds de commerce électoral du parti républicain de Ronald Reagan à George W. Bush : à l'utilisation systématique des discours rituels pour tisser un lien direct entre un homme prétendument simple et le peuple américain, ses successeurs ajouteront la dénonciation explicite de l'élite politico-médiatique libérale de Washington et d'Hollywood sur fond d'anti-intellectualisme et de patriotisme exacerbé<sup>23</sup>. Ceci dit, dans ce

---

<sup>22</sup> J. S. FOOTE, "Implications of Presidential Communication for Electoral Success", (chapter 18), p. 269, in L. L. KAID, J. GERSTLE and K. R. SANDERS, *Mediated Politics in Two Cultures, Presidential Campaigning in the United States and in France*, New York: Praeger, 1991.

<sup>23</sup> A ce sujet, voir, entre autres, T. FRANK, *What's the Matter with Kansas: How Conservatives Won the Heart of America*, New York: Henry Holt, 2004.



domaine aussi, la spécificité américaine est relative. Peut-être les Etats-Unis n'ont-ils qu'anticipé les évolutions aujourd'hui à l'œuvre dans d'autres pays occidentaux : on serait tenté de parler de *classic American-style populist strategy* pour décrire la campagne présidentielle actuellement en cours en France, tant la posture paradoxale de l'homme ou de la femme issue du sérail qui dénonce le système a dominé la campagne présidentielle du printemps 2007.

HERBLOCK, « Gee—A Medal from General Goldwater », published in *The Washington Post*, July 2, 1976

